



**HAL**  
open science

## L'échec économique : l'évaluation des situations au regard des intentions

Claire Pignol

► **To cite this version:**

Claire Pignol. L'échec économique : l'évaluation des situations au regard des intentions. Annika Nickenig und Agnieszka Komorowska (eds). Poetiken des Scheiterns. Formen und Funktionen unökonomischen Erzählens, Brill | Fink, pp.41-55, 2018, 978-3-7705-6321-0. 10.30965/9783846763216\_004 . hal-03823278

**HAL Id: hal-03823278**

**<https://paris1.hal.science/hal-03823278>**

Submitted on 6 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'échec économique : l'évaluation des situations au regard des intentions

Claire Pignol

Université Paris I – PHARE

In : *Poetiken des Scheiterns. Formen und Funktionen unökonomischen Erzählens*, A. Komorowska & A. Nickenig (eds.), Wilhelm Fink Verlag, München, 2017, p.41-56.

Si l'échec est le « résultat négatif, et généralement d'une certaine gravité, d'une entreprise »<sup>1</sup>, il suppose une intention, des moyens mis à son service, et le constat que l'on n'est pas parvenu à faire advenir cette intention grâce aux moyens employés. L'échec soit résulte d'un événement extérieur imprévisible, soit révèle une mauvaise utilisation des moyens en vue d'une fin. Or la pensée économique est un discours sur les moyens et les fins. Selon les termes de Lionel Robbins, qui est un représentant au début du XXe siècle de la pensée économique néo-classique, elle est « la science qui étudie le comportement des individus en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs »<sup>2</sup>. Cette définition générale, universaliste et a-historique de la discipline est discutable mais elle a le mérite de faire apparaître l'un des éléments constitutifs des discours comme des pratiques économiques : l'économie est « une disposition qui nous pousse à pas gaspiller nos ressources et à vouloir obtenir un résultat au moindre coût »<sup>3</sup>. Une telle disposition à user rationnellement, c'est-à-dire sans gaspillage, des ressources, suppose des fins clairement définies et une connaissance des relations entre moyens et fins. On ne peut expliquer l'échec sans préciser quelles sont les fins et par quels moyens on espère les réaliser. Les fins diffèrent selon que l'on considère les individus ou les collectivités. L'Etat – représentant d'une communauté nationale – ou des organisations internationales peuvent, à travers une politique économique, réaliser un ou des objectifs supposés incarner l'intérêt général d'une société : la réduction du chômage ou des inégalités, le retour de la croissance, le progrès social. Mais comment définir, de manière générale, l'intérêt général que l'on veut réaliser et dont on peut déplorer l'échec ? Comment relier l'intérêt général aux intérêts des individus qui composent la collectivité ? Comment identifier l'échec de la réalisation de ces intérêts et par quels critères l'évaluer ? Comment enfin apprécier cette évaluation et ses effets sur la situation des agents et leurs comportements ?

---

<sup>1</sup> *Trésor de la langue française*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

<sup>2</sup> Lionel Robbins : *Essai sur la nature et la signification de la science économique*. Paris : Editions Politiques, Economiques et Sociales [1932] 1947.

<sup>3</sup> Arnaud Berthoud : *Essais de philosophie économique*. Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion 1999, p. 9.

Pour répondre à ces questions, nous nous emploierons dans un premier temps à montrer comment l'échec, dans la pensée économique, est défini à travers des intentions individuelles et un processus collectif non intentionnel, qui se traduit en une évaluation donnée par la valeur d'échange. Nous nous interrogerons ensuite sur deux formes que prennent les intentions des agents – désir d'argent ou désir de bonheur dans l'usage des richesses – et ferons apparaître comment la littérature romanesque met au jour l'ambivalence de ces désirs, dont la réalisation fait apparaître simultanément la réussite et l'échec. Ainsi l'échec révèle-t-il la vérité cachée d'une intention autant que la difficulté de la réaliser ; et « la valeur de l'échec » peut-elle s'entendre en un double sens du génitif : non seulement comme l'évaluation *a posteriori* d'un projet inabouti, mais aussi comme l'échec que produit nécessairement toute intention dirigée vers une valeur.

### ***Echec, intention et in-intentionnalité***

La pensée économique moderne<sup>4</sup> définit l'intérêt général comme une *composition* ou une *coordination* des intérêts particuliers des agents<sup>5</sup>, composition qui vérifie certaines propriétés. Ces propriétés, qui expriment le caractère désirable d'une telle composition des intérêts, varient dans l'histoire de la pensée économique. Dans les *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*, Adam Smith énonce l'intérêt général comme la maximisation du revenu annuel de la nation<sup>6</sup>. Dans la formulation plus récente du libéralisme économique dans les termes de la théorie de l'équilibre général, héritée de Léon Walras et développée tout au long du XXe siècle<sup>7</sup>, l'intérêt général est exprimé par l'optimum de Pareto<sup>8</sup> : une situation dans laquelle il n'est pas possible d'améliorer la situation de quiconque sans détériorer celle d'aucun autre<sup>9</sup>. Ou encore,

---

<sup>4</sup> Par pensée économique moderne, on entend celle qui s'est développée en Occident depuis le XVIIIe siècle. Observons que la situation du marxisme à l'égard de cette pensée moderne est ambiguë puisqu'il en hérite tout en la contestant.

<sup>5</sup> Composition ou coordination ne signifie pas « somme » des intérêts particuliers mais compatibilité optimale entre eux : la propriété d'optimalité parétienne, qui est dans la pensée économique moderne un élément constitutif de la définition de l'intérêt général, caractérise une situation dans laquelle il est impossible d'améliorer la situation d'un agent sans détériorer celle d'un autre. Ainsi les intérêts particuliers sont-ils coordonnés sans gaspillage social.

<sup>6</sup> Adam Smith : *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*. Paris : Garnier-Flammarion [1776] 1999, tome 2, livre IV, chapitre II.

<sup>7</sup> Ses représentants les plus importants au XXe siècle sont les prix Nobel d'économie Kenneth Arrow et Gérard Debreu. Voir Kenneth Arrow et Frank Hahn : *General competitive analysis*, Holden-Day, San Francisco 1971 ou Debreu G. [1959, 2001], *Théorie de la valeur. Analyse axiomatique de l'équilibre économique*, Dunod, Paris.

<sup>8</sup> Selon les analyses initiées par Vilfredo Pareto, disciple de Walras au début du XXe siècle. Voir Vilfredo Pareto : *Manuel d'Economie Politique*, Paris, 1909.

<sup>9</sup> De l'avis de plusieurs représentants du courant néo-classique, cette propriété d'optimalité parétienne n'est toutefois pas suffisante pour définir l'intérêt général : plusieurs théoriciens de l'équilibre général, tels Kenneth Arrow : « General Economic Equilibrium: Purpose, Analytic Techniques, Collective Choice », in : *The American Economic Review*, Vol. 64, No. 3, Jun., 1974, pp. 253-27 ou Amartya Sen : *On Ethics and Economics*, Blackwell Publishing, 1987, chapitre 2, ont souligné l'absence de toute justice dans la notion d'optimalité parétienne, puisqu'elle est compatible avec une extrême opulence pour quelques-uns et une extrême pauvreté pour d'autres ». Cela signifie que l'intérêt général, pour ces auteurs, doit inclure une

chez John Maynard Keynes, qui théorisa la dépression des années 1930, l'équilibre souhaitable exige le plein-emploi. Dans tous les cas, l'intérêt général désigne une coordination satisfaisante des intérêts particuliers. L'échec à le réaliser, qu'il s'observe dans le chômage involontaire ou plus généralement dans tout écart entre offre et demande, révèle l'impossibilité de coordonner les décisions qui résultent des intentions des individus.

Nous devons faire ici deux remarques. La première concerne la manière dont cette coordination collectivement désirable peut s'opérer. Dans la pensée économique libérale, la coordination des intérêts particuliers n'est supposée être *l'intention d'aucun agent, ni individuel ni collectif*<sup>10</sup>. C'est la proposition paradoxale du libéralisme, connue à travers la métaphore de la « main invisible » énoncée par Adam Smith : il n'est nul besoin que l'intérêt général entre dans les intentions d'aucun agent pour qu'il soit effectivement réalisé.

La seconde remarque porte sur les conséquences d'un échec de cette coordination. Un tel échec signifie l'impossibilité pour les agents de réaliser leurs intentions. Les chômeurs ne peuvent acquérir les biens qu'ils désirent, les firmes ne peuvent vendre les biens qu'elles désirent produire. La coordination des décisions individuelles est nécessaire à leur réalisation. L'échec, s'il y a échec de coordination, est tout à la fois individuel et collectif : individuel parce que collectif. Les individus échouent à réaliser ce qu'ils désirent si la collectivité échoue à rendre compatibles les désirs de chacun.

### ***Echec de coordination et valeur d'échange***

La pensée libérale, c'est-à-dire la pensée classique et néo-classique, énonce que la réalisation de cette coordination passe par la *valeur*. Par valeur, il faut ici entendre la valeur d'échange, c'est-à-dire le prix conçu indépendamment de la monnaie<sup>11</sup>. Depuis la pensée classique jusqu'aux débats contemporains, le libéralisme économique suppose que les valeurs d'échange permettent de réaliser l'intérêt général, celui-ci étant entendu comme une compatibilité des intérêts particuliers. Les variations des prix orientent les décisions des agents vers la réalisation de l'intérêt général<sup>12</sup>. La valeur économique est donc le moyen de réaliser un objectif qui n'entre pas

---

exigence supplémentaire qui exprimerait la justice d'une distribution des ressources. Cela toutefois ne disqualifie pas l'optimalité parétienne, qui reste une caractéristique nécessaire de l'intérêt général.

<sup>10</sup> Ceci à moins que l'on établisse l'échec de la coordination marchande, et la nécessité d'une intervention consciente d'un agent (souvent incarné par l'Etat) pour rétablir une bonne coordination.

<sup>11</sup> Dans toute la pensée économique orthodoxe comme chez plusieurs auteurs hétérodoxes, la valeur est un prix non monétaire : le prix d'un bien (A) en un autre bien (B), soit : la quantité de bien B qu'il faut donner pour obtenir une unité de A.

<sup>12</sup> Dans les pensées qui appartiennent au libéralisme économique, cette coordination se fait, dans le cas général, à moins que la concurrence ne soit entravée. Dans les approches qui accordent plus d'importance à l'Etat, la coordination concurrentielle peut ne pas conduire à un équilibre optimal, et l'atteinte de l'optimum peut requérir une intervention de l'Etat.

dans les intentions des agents, mais qui est en même temps une condition de réalisation des intentions particulières de tous.

Au succès de cet objectif de coordination sont associées des valeurs d'échange qui sont le moyen, pour les agents, de prendre des décisions conformes à l'intérêt général : si la coordination est assurée, les producteurs satisfont les besoins des consommateurs. Cela non parce que telle est leur intention, mais parce que cela entre indirectement dans leur intérêt. Qu'en est-il lorsque les agents échouent à se coordonner ? Peut-on alors parler à leur sujet d'une *valeur de l'échec* ? L'échec ici se caractérise par de fausses valeurs, des prix « faux »<sup>13</sup> qui guident mal les agents et échouent à faire advenir l'équilibre optimal. Cela peut justifier qu'un agent collectif prenne intentionnellement en charge l'intérêt général et œuvre à sa réalisation. En effet, si l'objectif de coordination n'est pas assuré « spontanément » et in-intentionnellement grâce aux variations de prix, il devra faire l'objet d'une intention consciente de la collectivité. Une communauté ne saurait durer si elle ne se donne pas les conditions d'une réalisation des intentions de ses membres. Si donc le mécanisme des prix échoue à coordonner les décisions, celles-ci doivent l'être par une volonté consciente. Cela se fera sur un autre terrain que celui de la valeur d'échange. Plutôt que d'établir directement une valeur qui différerait de celle que détermine le marché, l'Etat agira par des instruments qui contournent les prix. C'est ainsi que peut se comprendre le rôle de l'Etat dans la pensée de Keynes et dans les politiques de soutien à la demande menées entre 1950 et 1970 dans les pays industrialisés. Puisque les valeurs économiques (et en particulier la détermination du niveau du taux d'intérêt sur le marché) échoue à réaliser le plein-emploi, l'Etat agit non pas directement sur les prix, mais indirectement<sup>14</sup> afin de diminuer le chômage..

Ou bien les agents peuvent-ils être incités à prendre des décisions conformes à l'intérêt général en suivant d'autres informations que celles données par les prix, et d'autres motifs que la maximisation du profit. Ainsi Kenneth Arrow<sup>15</sup> évoque-t-il la substitution de valeurs morales aux valeurs économiques lorsque, dans un contexte d'information asymétrique, les décisions guidées par les prix empêchent les échanges.<sup>16</sup> Les valeurs morales se substituent alors à des valeurs économiques défailtantes dans un contexte d'information incomplète et asymétrique. Le système

---

<sup>13</sup> L'expression est employée par Robert Clower dans sa correspondance (cité par Goulven Rubin : « La controverse entre Clower et Patinkin au sujet de la validité de la loi de Walras », in : *Revue économique* 1 (2005), p. 5-24).

<sup>14</sup> Par exemple, par une manipulation de l'offre monétaire ou une politique de prélèvements ou de dépenses publiques supposée suppléer à la défaillance des valeurs économiques.

<sup>15</sup> Kenneth Arrow: « Uncertainty and the welfare economics of medical care », in: *American Economic Review* LIII.5 (1963), p. 941-973.

<sup>16</sup> *Ibid.* Le cas des biens médicaux permet à Arrow de montrer comment, si le patient ne peut juger le médecin sur la qualité de son travail, le seul fait qu'il soupçonne le médecin de prendre des décisions guidées par les valeurs économiques (le désir de maximiser des revenus) rend impossible le soin. C'est seulement si le patient peut accorder sa confiance au médecin (par exemple lorsque les offreurs de soins médicaux sont des acteurs à but non lucratif), c'est-à-dire si les décisions économiques sont soutenues par des valeurs morales, que les échanges ont lieu.

de valeurs morales se trouve ici justifié par des arguments économiques, du fait de l'incapacité des valeurs économiques à réaliser l'intérêt général.

### ***Les intentions individuelles : profit et désir de richesse***

La pensée économique conçoit donc les objectifs d'une collectivité comme des moyens qui permettent la coordination des intentions des agents. Autrement dit, l'intérêt général est conçu à partir des intentions des agents. On ne peut véritablement parler d'échec à réaliser l'intérêt général qu'en le rapportant aux intentions des individus. Les organisations collectives tirent leur légitimité de leur capacité à concilier les désirs des agents, producteurs ou consommateurs. Quels sont ces désirs ? Il y a tout d'abord un désir d'argent, d'enrichissement, d'accroissement de valeur. Du capitaliste de Smith ou Marx à l'entrepreneur de l'analyse néo-classique, l'analyse économique suppose que le producteur désire le plus grand profit et organise dans ce but la production des marchandises, en prenant les prix comme moyens d'information et d'incitation. Les prix renseignent sur la demande sociale ou la rareté des approvisionnements. Comparer les prix des marchandises permet de choisir les quantités à produire et à employer. Les prix observés, une fois la production portée sur le marché, signalent enfin la réussite ou l'échec du projet marchand. La relation entre échec et valeur s'observe dans la métaphore marxienne du *saut périlleux* de la marchandise :

La valeur de la marchandise saute de son propre corps dans celui de l'or. C'est son saut périlleux. S'il manque, elle ne s'en portera pas plus mal, mais son possesseur sera *frustré*. (...) son produit ne lui sert que de valeur d'échange ou d'équivalent général. Toutefois, il n'acquiert cette forme qu'en se convertissant en argent et l'argent se trouve dans la poche d'autrui.<sup>17</sup>

A travers la valeur d'échange, le producteur rencontre le jugement social porté sur son produit, *prend connaissance de la réussite ou de l'échec de son projet marchand*. L'échec est constaté si le bien offert est vendu à une valeur inférieure à celle qu'anticipait le producteur, la réussite observée si le prix pratiqué excède le prix anticipé. Ajoutons que l'observation de l'échec peut mener à une réussite future. En modifiant les décisions en fonction des prix observés, le producteur peut s'appuyer sur un échec marchand pour se donner les conditions d'une réussite. L'échec alors se révèle dans une valeur mal anticipée mais contient une valeur informationnelle qui est le ferment d'une possible réussite future. Ce jugement social de l'activité du producteur s'exprime dans une valeur *monétaire*. C'est la capacité de la marchandise à s'échanger contre une quantité de monnaie qui indique la réussite – ou l'échec – du projet marchand. La monnaie est le bien que les agents marchands désirent, celui dont le manque marque l'échec. Le désir du

---

<sup>17</sup> Karl Marx : *Le Capital*, Livre I, chapitre 3, in : *Œuvres : Economie I*, Paris : Gallimard [1867] 1965, p. 646.

capitaliste est, dit Marx, désir d'argent et d'accumulation d'une valeur abstraite qui ne saurait s'exprimer que dans l'argent :

Le but déterminant de [l']activité [du capitaliste] n'est (...) ni la valeur d'usage ni la jouissance, mais bien la valeur d'échange et son accroissement continu. (...) Le capitaliste (...) est, comme le thésauriseur, dominé par sa passion aveugle pour la richesse abstraite, la valeur. Mais ce qui chez l'un paraît être une manie individuelle est chez l'autre l'effet du mécanisme social dont il n'est qu'un rouage.<sup>18</sup>

### ***Le désir d'argent : irrationalité et pathologies***

Le capitaliste, animé du même désir d'argent que le thésauriseur, doit pourtant renoncer à l'argent pour le faire fructifier. Il doit dépenser l'argent afin que celui-ci lui revienne augmenté. La thésaurisation est irrationnelle car elle ne saurait procurer aucun accroissement de valeur. Le thésauriseur, « martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal » est toujours un homme en proie au délire qui, « dans sa soif de jouissance et sans bornes », « renonce à toute jouissance »<sup>19</sup> et satisfait à peine ses besoins de première nécessité.

Le désir insensé d'une richesse qui amène aux plus grandes privations constitue à la fois l'origine historique du capitalisme et l'origine psychologique de tout capitaliste : « à l'origine de la production capitaliste – et cette phase historique se renouvelle dans la vie privée de tout industriel parvenu – l'avarice et l'envie de s'enrichir l'emportent exclusivement »<sup>20</sup>. Mais le développement contraint le capitaliste à se réformer : il « impose même au malheureux capitaliste une prodigalité toute de convention, à la fois étalage de richesse et moyen de crédit. Le luxe devient une nécessité de métier et entre dans les frais de représentation du capital. »<sup>21</sup>. Le capitaliste vit dans une contradiction entre son désir – la valeur sous sa forme sociale et abstraite : l'argent – et les moyens qu'il doit mettre au service de son désir, qui le contredisent parce qu'ils exigent de renoncer, momentanément au moins, à la thésaurisation.

C'est ici qu'intervient la littérature, dont les personnages, à commencer par ceux de Balzac, expriment la contradiction intime du désir d'argent, contradiction vécue dans la douleur ou le despotisme. Du père Grandet au père Goriot, de Gobseck au baron Nucingen, le désir et la puissance de l'argent s'incarnent en une variété de personnages. On sait combien Marx admirait

---

<sup>18</sup> Karl Marx : *Le Capital*, Livre I, chapitre 24, p. 1095-96.

<sup>19</sup> Karl Marx : *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris : Éditions Sociales [1859] 1975, p. 98.

<sup>20</sup> Marx : *Le Capital*, Livre I, chapitre 24, p. 1098. Marx ajoute : « Bien que sa prodigalité ne revête donc jamais les franches allures de celle du seigneur féodal, bien qu'elle ait peine à dissimuler l'avarice la plus sordide et l'esprit de calcul le plus mesquin, elle grandit néanmoins à mesure qu'il accumule, sans que son accumulation soit nécessairement restreinte par sa dépense, ni celle-ci par celle-là. Toutefois il s'élève dès lors en lui un conflit à la Faust entre le penchant à l'accumulation et le penchant à la jouissance » (*Ibid.*)

<sup>21</sup> *Ibid.*

Balzac<sup>22</sup>, dans l'œuvre duquel il lit les incarnations du conflit psychologique que produit le désir d'argent : « chez Balzac, qui a si profondément étudié toutes les nuances de l'avarice, le vieil usurier Gobseck est déjà tombé en démente quand il commence à amasser des marchandises en vue de thésauriser »<sup>23</sup>.

La littérature exprime l'impensé de l'économie, c'est-à-dire, au-delà même de l'irrationalité du désir d'argent qui s'amplifie jusqu'au délire, la relation ambivalente de l'avare aux moyens de sa réussite. Pour donner au désir d'argent une chance d'aboutir, il faut temporairement au moins lui faire échec. C'est ce que ne comprennent pas – ou ce que ne parviennent pas à exécuter – les entrepreneurs trop avaricieux, tel le père Séchard des *Illusions perdues*. André Orléan fait remarquer qu'il est « dépourvu de toute rationalité instrumentale », parce qu'il prend l'argent comme fin ultime au lieu d'en faire un moyen. Son désir d'argent ne le conduit

en rien à des actions économiques efficaces (...). Tout au contraire, ce désir l'aveugle et le conduit à agir de manière absurde et pathologique, sans qu'il en ressorte aucun gain d'efficacité collective. Durant toute sa vie, son imprimerie ne fera que végéter. Jamais la productivité du travail n'y connaîtra une quelconque amélioration. Aucune innovation ne viendra révolutionner le procès de production.<sup>24</sup>

L'avare ici reste thésauriseur et échoue à devenir capitaliste. Cet échec à devenir un investisseur hardi est redoublé par un échec moral à contrôler ses passions. Le père Séchard est à ce point dominé par sa passion avaricieuse qu'il voit en son unique enfant « un acquéreur naturel de qui les intérêts étaient opposés aux siens (...), un ennemi à vaincre »<sup>25</sup>. L'avarice, vice anti-social, signe la dénaturation des sentiments les plus naturels en faisant du père l'ennemi de son fils.

A l'inverse, le père d'*Eugénie Grandet*, avare notoire, a su contenir son avarice en dépensant la dot de sa femme pour construire sa fortune. Le roman débute par le récit de son enrichissement, qui commence avec l'achat, en 1789, de vignobles et de métairies, se poursuit par la vente aux

---

<sup>22</sup> Marx écrit par exemple à propos des *Paysans* : « Dans une société capitaliste, tout producteur (...) est dominé par les idées de l'organisation sociale au sein de laquelle il vit. Balzac, qui se distingue par une observation pénétrante de la vie réelle, montre avec une grande vérité, dans son dernier roman « Les Paysans », que pour s'assurer la bienveillance de l'usurier, le petit paysan lui rend gratuitement quantité de services, se figurant qu'il ne lui donne rien, parce que son travail ne représente pour lui aucune dépense d'argent. L'usurier fait ainsi d'une pierre deux coups : il réalise une économie de salaire et il se rend maître du paysan, qui se ruine de plus en plus à mesure qu'il ne travaille plus sur son propre champ, et qui s'empêtre tous les jours davantage dans la toile de l'araignée qui le guette ». (Karl Marx : *Le Capital*, livre III, chapitre 1, p. 890).

<sup>23</sup> Karl Marx : *Le Capital*, Livre I, chapitre 24, p.1091, note b. Voir aussi la lettre à Engels du 14 décembre 1868, <https://www.marxists.org/archive/marx/letters/index.htm>.

<sup>24</sup> André Orléan : « Le modèle balzacien de la monnaie », in : *La comédie (in)humaine de l'argent*, ed. Alexandre Péraud. Bordeaux, Le bord de l'eau 2013, p.134-5.

<sup>25</sup> Honoré de Balzac, *Illusions perdues, La Comédie Humaine* tome V, bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, p.128.

armées républicaines de vin blanc qu'il se fait payer en prairies, et s'achève sous le Consulat dans une « sage » administration de la ville de Saumur dont il devient maire<sup>26</sup>.

S'il n'est pas encore entrepreneur capitaliste, il est habile commerçant, exploitant et spéculateur. On lui soupçonne pourtant une passion de l'or : « Il n'y avait dans Saumur personne qui ne fût persuadé que monsieur Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or »<sup>27</sup>. Et chacun d'imaginer la chambre de l'avare, à laquelle nul n'a le droit d'accéder : « Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée, là s'emmagasinaient les titres de propriété, là pendaient les balances à peser les louis, là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les reçus, les calculs (...). Là venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couvrir, cuver, cercler son or »<sup>28</sup>. Ce portrait de l'avare dit à la fois la vérité du capitaliste, pour qui l'argent n'est pas le moyen de l'activité mais sa fin, et la double réussite de l'avare qui, comme Grandet, a su devenir capitaliste : réussite de l'investisseur qui sait se défaire de son or pour l'accroître ; réussite du consommateur qui trouve dans l'accroissement de son trésor une satisfaction considérable, ainsi que l'atteste le vocabulaire employé qui relève davantage de la passion amoureuse que du calcul rationnel<sup>29</sup>.

### ***Le désir de richesse, de la valeur d'échange à la valeur d'usage***

Mais cet accumulateur ne cache-t-il pas un autre personnage, une autre intention ? Quels projets le désir d'argent soutient-il ? De deux choses l'une : soit l'argent a pour fin sa multiplication. C'est la lecture que l'on peut faire de tous les personnages d'avares, qui ne jouissent de leur richesse qu'en tant qu'elle est une richesse abstraite, une valeur d'échange accumulée et non une valeur d'usage, et ne connaissent que la dépense productive. Soit, à l'inverse, la richesse n'est pas une fin mais un moyen nécessaire afin de jouir des valeurs d'usage, des richesses réelles du monde. Or les mêmes avares invoquent un usage raisonnable de l'or, qui rationalise leurs comportements. Ainsi Grandet, au milieu de ses délires d'avare – « Vraiment les écus vivent et grouillent comme des hommes : ça va, ça vient, ça sue, ça produit » – tient à sa fille un discours très raisonnable sur l'usage de l'argent : « Ah ! ah ! mon enfant, je travaille pour toi, vois-tu ?... je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour être heureux. Sans argent, bernique »<sup>30</sup>.

---

<sup>26</sup> « Il avait fait faire, dans l'intérêt de la ville d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés. Sa maison et ses biens, très avantageusement cadastrés, payaient des impôts modérés. Depuis le classement de ses différents clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues la tête du pays » (Honoré de Balzac : *Eugénie Grandet*, in : *La Comédie Humaine, III*. Paris : Gallimard, [1833] 1976, p. 1031).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.1032.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.1070.

<sup>29</sup> Pour une analyse plus détaillée, voir Claire Pignol, « Les pathologies de l'intérêt dans Eugénie Grandet : richesse, déraison et despotisme », in : *L'Homme et la société* 2016/2 (n° 200), p. 223-238.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.1152

Chacun sait que l'argent est, dans la société marchande, le moyen d'accès aux richesses réelles, aux « choses nécessaires et commodes à la vie » pour reprendre l'expression de Smith<sup>31</sup>. C'est pourquoi l'avare qui a su accumuler une richesse monétaire provoque à la fois le rire et l'envie : le rire du fait de la contradiction de son désir, qui jamais ne se dénoue en consommation ; l'envie parce que chacun rêve de posséder sa richesse et imagine l'usage heureux qu'il ferait. Balzac évoque « la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent à tous les sentiments humains en les résumant tous. Où est l'homme sans désir et quel désir social se résoudra sans argent ? »<sup>32</sup>. Nul ne veut être avare, mais chacun voudrait hériter de sa fortune.

C'est ici que la littérature donne à voir un échec nouveau : l'échec, pour qui hérite d'une fortune, à en faire usage en vue du bonheur. Dans le roman de Balzac, cet échec est celui d'Eugénie. Jeune femme, Eugénie s'oppose à l'avarice de son père, revendique l'usage de l'argent qu'il lui a donné et qu'elle confie à son cousin Charles avec qui elle a échangé des serments. Dix ans plus tard, héritière d'une fortune immense mais brisée par le chagrin amoureux<sup>33</sup>, elle vit dans la même parcimonie que son père,

n'allume le feu de sa chambre qu'aux jours où jadis son père lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'éteint conformément au programme en vigueur dans ses jeunes années. Elle est toujours vêtue comme l'était sa mère. La maison de Saumur, maison sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragée, mélancolique, est l'image de sa vie. Elle accumule soigneusement ses revenus, et peut-être eût-elle semblé parcimonieuse si elle ne démentait la médisance par un noble emploi de sa fortune.<sup>34</sup>

Si Eugénie hérite psychologiquement de l'avarice paternelle en même temps qu'elle hérite de sa fortune, il faut remarquer qu'elle transforme cette passion d'économie en un détachement chrétien plutôt que stoïcien, et utilise l'argent ainsi accumulé pour secourir autrui. La passion du père est réinvestie et transfigurée vers des fins altruistes. Mais la richesse ne se convertit pas en bonheur, la valeur d'échange en valeur d'usage. En cela, *Eugénie Grandet* est l'histoire d'un échec, et pas seulement d'un échec amoureux : c'est l'échec d'une jeune femme à se déprendre de la domination exercée par son père à travers sa passion de l'avarice. Aussi bien cet échec pourrait-il être celui de Grandet lui-même, dont il est dit que sa fille est « le seul être qui lui fut réellement quelque chose »<sup>35</sup> ? Balzac ne le dit pas. Mais on remarque tout de même que ses autres personnages d'avares, de Goriot à Gobseck, échouent à trouver leur propre bonheur comme à en donner la possibilité à leurs héritières : le sacrifice sans limite du père Goriot fait la richesse de

---

<sup>31</sup> Smith : *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*, p.65.

<sup>32</sup> Balzac : *Eugénie Grandet*, p.1104-5.

<sup>33</sup> Charles, ignorant cette fortune dont elle est héritière, revient des Indes et fait un mariage d'argent.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.1198.

ses filles mais échoue à faire leur bonheur. La richesse immense de Gobseck ne profitera pas à Esther.

Au-delà des personnages de Balzac, la mise en scène des difficultés à faire usage de la richesse en vue du bonheur, à *hériter* de la richesse, est constante dans la littérature. La jeune Pauline de *La Joie de vivre* de Zola se laisse dépouiller de sa fortune au profit de son cousin Lazare, qu'elle aime et qui l'aime. Paradoxalement, elle y perd non seulement sa richesse mais aussi son mariage et échoue à faire le bonheur de celui qu'elle aime. Lazare, velléitaire, dilapide cette fortune dans des projets inaboutis. Il n'épouse pas Pauline mais la jeune Louise, qui, elle, a su conserver sa fortune et faire s'accroître le désir qu'on a pour elle. Il ne sera pas même heureux du sacrifice de Pauline : « Depuis ton entrée dans cette maison, tu n'as cessé de te sacrifier (...) Était-ce imbécile, ces négations, ces fanfaronnades, tout ce noir que je broyais par crainte et par vanité ! C'est moi qui ai fait notre vie mauvaise, et la tienne, et la mienne, et celle de la famille... »<sup>36</sup>.

On soupçonne ici qu'existe une valeur de l'échec en un sens particulier du génitif : non que l'échec soit porteur d'une valeur – morale – sur laquelle s'appuyer pour tirer de cet échec, comme dans les récits édifiants, la condition d'une réussite future ; mais qu'au contraire la valeur économique – l'héritage offert – soit porteuse d'échec. A l'appui de cette hypothèse, l'on peut convoquer une nouvelle de Cervantès, *L'Estrémègne jaloux*<sup>37</sup>.

Un vieil homme riche devient amoureux d'une très belle jeune femme de condition modeste. Il l'épouse en la dotant richement, en comblant de largesses toute sa famille qui le voit en bienfaiteur, et en l'enfermant dans un palais luxueux où nul homme ne peut l'approcher. Toutes les précautions échouent évidemment, et l'époux surprend son épouse avec un jeune homme. Sa richesse a échoué à acheter la fidélité et l'obéissance de son épouse. S'il ne s'agissait que de cela, on retrouverait la situation éculée du vieil époux cocu, auquel un couple oppose la jeunesse, la beauté et l'amour. La morale, qui veut que l'amour ne puisse s'acheter, serait sauvée. Mais la nouvelle de Cervantès est un peu différente. Car l'épouse n'a pas encore trahi son mari : elle s'est laissée conduire par sa curiosité, mais sa désobéissance aux règles établies par le mari est pour elle sans importance véritable et ne signifie nullement qu'elle aime le jeune homme. Il ne s'est rien passé d'essentiel, ni dans les faits, ni dans son cœur. Elle essaie vainement de le signifier à son époux. Celui-ci, aveuglé par le mauvais rôle qu'il tient, n'a que le temps de faire preuve de son amour et de sa générosité avant de mourir. Il meurt convaincu que sa précédente intention de cloîtrer sa femme ne pouvait qu'échouer, et lui laisse sa fortune à la condition qu'elle épouse le jeune homme que, pense-t-il, elle aime. Mais là encore, l'intention échoue, puisque la jeune femme se retire dans un couvent. Comme dans *Eugénie Grandet*, comme dans *La Joie de vivre*, l'héritage

---

<sup>36</sup> Emile Zola : *La Joie de Vivre*, in : Les Rougon-Macquart, III. Paris : Gallimard [1883] 1964, p.1105.

<sup>37</sup> Miguel de Cervantès : *Nouvelles exemplaires*. Paris : La Pochotèque [1613] 2008, p. 269-306.

est donné sans être véritablement reçu, sans que nul ne puisse en faire un heureux usage. La fortune, comme valeur économique et sociale, qui établit une continuité entre les générations, échoue à servir l'intention au service de laquelle elle était dirigée.

### ***Les contradictions du désir de bonheur***

Au-delà de la représentation du désir d'argent et des conduites pathologiques qu'il suscite, la littérature questionne alors le rapport de chacun aux richesses réelles et, illustrant les difficultés rencontrées dans l'usage des richesses en vue du bonheur, met au jour les contradictions du désir de bonheur. Parmi les nombreux auteurs qui expriment ces contradictions, nous nous intéresserons ici à ce qu'en écrivent Georges Perec, dans *Les Choses*<sup>38</sup> et Jean-Jacques Rousseau dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*<sup>39</sup>.

Le récit de Perec met en scène un jeune couple parisien des années soixante, fasciné par les richesses qu'offre la société de consommation, qui essaie de s'appropriier et de jouir d'une partie de ces richesses. Mais les jeunes gens retirent peu de plaisir de l'acquisition, de la possession et de l'usage de la petite part de richesse qui est à la mesure de leurs moyens. Ils souffrent davantage de ce qu'ils ne peuvent posséder qu'ils ne jouissent de ce qu'ils possèdent. La prolifération incontrôlée de leur désir de richesse les fait échouer à trouver le bonheur espéré de celle qu'ils obtiennent. Ils ne désirent pourtant pas la richesse comme la désirait l'avare ou le capitaliste. Ils sont animés de désirs contradictoires, ne veulent pas sacrifier leur « liberté » à leur goût des « choses », ne veulent pas renoncer au loisir de la vie étudiante, aux grasses matinées, aux longues flâneries. Ils condamnent ceux de leurs amis qui cèdent à la tentation d'un travail stable et des revenus qui y sont attachés. Ils s'opposent à ceux qui « finissent par ne plus voir dans la richesse qu'une fin »<sup>40</sup>. Mais ils souffrent de leur pauvreté relative et leur désir de richesse est, comme celui de Gobseck, un délire :

De grands élans les emportaient. Parfois pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d'être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s'emparait d'eux, ne les lâchait plus. C'était un désir fou, maladif, oppressant, qui semblait gouverner le moindre de leurs gestes. La fortune

---

<sup>38</sup> Georges Perec : *Les Choses*, in : *Romans et récits*. Paris : La Pochotèque [1965] 2002.

<sup>39</sup> Jean-Jacques Rousseau : *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, in : *Œuvres Complètes II*. Paris : Gallimard [1761] 1964.

<sup>40</sup> Perec : *Les Choses*, p.87.

devenait leur opium. Ils s'en grisait. Ils se livraient sans retenue aux délires de l'imaginaire. Partout où ils allaient, ils n'étaient plus attentifs qu'à l'argent. Ils avaient des cauchemars de millions de bijoux<sup>41</sup>.

A ce premier échec dans leur recherche d'un bonheur par les « choses », ils réagissent en quittant Paris pour la Tunisie, où ils espèrent être délivrés de leurs désirs. C'est là qu'apparaît un échec d'un autre type : ils sont certes délivrés des désirs oppressants mais n'en éprouvent pas l'apaisement attendu : leur désir n'est pas calmé mais éteint. Le monde qui les entoure certes ne les frustre plus mais les indiffère : « Ils ne connaissaient plus d'envie. Ils étaient des somnambules. Ils ne savaient plus ce qu'ils voulaient. Ils étaient dépossédés »<sup>42</sup>. Dépossédés de leur propre désir. Le récit s'achève par leur retour en France et la décision qu'ils ont longtemps refusée et qu'ils n'ont que différée : fatigués de manquer d'argent, ils accepteront un travail stable.

Y a-t-il une valeur à ces échecs successifs ? Perec tient à ce que la fin du roman ne soit « ni positive, ni négative », qu'on « débouche sur l'ambiguïté : c'est à la fois un happy-end et la fin la plus triste que l'on puisse imaginer »<sup>43</sup>. Le roman énonce, dit-il, « une contradiction dans le désir de bonheur : d'un côté, le bonheur suppose un sentiment de satiété, d'équilibre entre désirs et ressources. De l'autre, le bonheur « est un processus qui est, en fin de compte, la même chose que l'accumulation : on ne peut pas s'arrêter d'être heureux »<sup>44</sup>. L'échec n'est pas, comme dans les récits édifiants, la punition d'un désir coupable ou, à l'inverse, le tremplin d'une réussite future. Il fait apparaître à la conscience des personnages et du lecteur les contradictions du désir de bonheur.

C'est sur une contradiction semblable que s'achève le roman épistolaire de Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Julie, fille unique du baron d'Etanges qui veut la marier à son ami Wolmar, aime son précepteur, Saint-Preux, et veut, contre son père, décider librement de sa vie. Mais elle échoue : après la mort de sa mère, elle se voit contrainte d'épouser M. de Wolmar. Ce mariage imposé est l'occasion d'une conversion. Elle « choisit » d'aimer son mari, de lui être fidèle, et se convainc que leur amour conjugal saura, mieux que l'amour passionnel qu'elle éprouvait pour Saint-Preux, lui procurer la tranquillité nécessaire au bonheur. En cela, le roman illustrerait une valeur de l'échec de la rébellion de Julie : la mise en échec de son désir initial était la condition de réussite de sa vie. Or la fin du roman inverse cette conclusion. Rousseau fait dire à Julie mourante :

Tant qu'on désire, on peut se passer d'être heureux. On s'attend à le devenir. Si le bonheur ne vient pas, l'espoir se prolonge et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi, cet état se suffit à lui-même et *l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité. Qui vaut mieux peut-être*. Malheur à celui qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède.

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.129.

<sup>43</sup> Georges Perec : *Entretiens et Conférences*, volume I, 1965-1978. Paris : Joseph K 2003, p. 47.

<sup>44</sup> *Ibid.*

On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux [...] Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie.<sup>45</sup>

C'est alors l'insatisfaction qui devient désirable, ainsi que Rousseau l'écrit à Malesherbes, pour décrire le sentiment qui l'animait en écrivant le roman :

Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir ; un certain élanement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin. Cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.<sup>46</sup>

Rousseau énonce plus nettement encore que Perec la contradiction que contient le désir de bonheur. Le bonheur est contradictoire parce qu'en réalisant le désir, il menace de l'éteindre et d'éteindre le bonheur en tant qu'il est désir. Ce qui est désirable n'est ni les moyens du bonheur que sont les richesses, ni le bonheur lui-même, mais le désir du bonheur, désir qui paradoxalement suppose une insatisfaction. Rousseau le redira encore dans *l'Emile* :

Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu ; mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvait se suffire à lui-même, de quoi jouirait-il selon nous ? Il serait seul, il serait misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux »<sup>47</sup>.

Le bonheur humain n'est pas concevable hors du sentiment de son insuffisance.

### ***Echapper à l'intention***

Ces récits d'échecs sont des récits d'intentions qui échappent aux individus. Les personnages y entretiennent un rapport ambivalent à leur désir, soit qu'ils ne parviennent pas à obtenir ce qu'ils désirent (le désir amoureux d'Eugénie Grandet chez Balzac, de Pauline Quenu chez Zola, de l'Estrémègne jaloux chez Cervantès), soit qu'ils ne sachent plus, en définitive, quel est leur désir, comme le couple de Perec ou la Julie de Rousseau. Leur propre désir leur devient énigmatique, l'intention même vacille. Comment alors évaluer l'échec ou le succès ? Peut-être faut-il dire que, si le succès suppose une ambition bien identifiée, suivie d'actions qui permettent de la réaliser, l'échec n'est pas seulement, en miroir, échec à mettre en œuvre les moyens de réaliser cette ambition. Il est aussi bien échec à connaître ses propres intentions, ou peut-être échec à s'extraire de l'intention. Rousseau, lorsqu'il évoque « le court bonheur de ma vie », dit l'impossibilité à

---

<sup>45</sup> Rousseau : *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, p. 693-694.

<sup>46</sup> Jean-Jacques Rousseau : Lettre à Malesherbes, in : *Œuvres Complètes I*. Paris : Gallimard [1762] 1959, p. 1140.

<sup>47</sup> Jean-Jacques Rousseau : *Emile*, in : *Œuvres Complètes IV*. Paris : Gallimard [1762] 1969, p. 503.

énoncer ce en quoi consiste ce bonheur : « comment dire ce qui n'était ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, *sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même?* Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais, et j'étais heureux; je voyais maman, et j'étais heureux; je la quittais, et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout: il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant »<sup>48</sup>. Parler de valeur de l'échec, c'est toujours évaluer une action ou une situation au regard d'une intention, quand il faudrait à l'inverse laisser s'évanouir toute intention.

Il serait sans doute excessif d'en conclure que toute quête du bonheur est vouée à l'échec parce qu'elle suppose un désir et s'exprime dans une intention. Il serait trop simple aussi d'opposer valeurs économiques et valeurs morales pour faire d'un conflit de valeurs la cause des échecs des individus. Ces valeurs en effet n'ont pas, dans la pensée économique du moins, un statut équivalent. Les valeurs économiques – valeurs d'échange – y sont conçues comme le moyen de la réalisation des désirs individuels, ceux-ci exprimant un désir de bonheur qui peut reposer sur les valeurs morales ou esthétiques de chaque individu. Ainsi les valeurs économiques constituent non pas un système de valeurs alternatif aux valeurs morales ou esthétiques, mais un système de valeurs permettant la réalisation des désirs des agents, désirs éventuellement portés par d'autres valeurs, de nature morale, esthétique ou affective. Autrement dit, les valeurs économiques ne sont pas, en principe au moins, les motifs d'action des agents véritables que sont les consommateurs-travailleurs.

L'échec à réaliser leurs désirs est traditionnellement imputé à deux causes. La première est une détermination faussée des valeurs économiques qui ne parviennent pas à s'établir à un niveau garantissant l'harmonie des intérêts, c'est-à-dire permettant la réalisation des désirs dans les limites du possible. La seconde, nommée par Aristote « mauvaise chrématistique », vient de ce que la valeur économique déborde de son rôle en devenant une fin au lieu d'être un moyen. La littérature narrative ne dit rien de la première cause d'échec. Elle dit beaucoup de la seconde, non pas en l'éclairant mais au contraire en faisant apparaître son opacité. Si les agents peuvent voir leur désir de bonheur s'égarer en désir de richesse, s'ils peuvent attribuer à la valeur économique un rôle qui excède celui d'un moyen, ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas distinguer entre moyens et fins mais parce que leur désir même leur échappe, parce qu'ils ne savent plus ce qu'ils désirent. Il n'est pas anodin que les romans qui donnent à voir cette ignorance où sont les agents de leur désir véritable soient en même temps des romans représentatifs de la modernité et fassent apparaître des bouleversements de valeurs morales. L'absence d'un système de valeurs

---

<sup>48</sup> Jean-Jacques Rousseau : *Les Confessions*, in *Œuvres Complètes IV*. Paris : Gallimard [1782] 1959, p. 225-6.

socialement partagées par tous accentue l'égarement du désir et sa perception, en même temps qu'elle empêche des individus de se consoler de leurs échecs en s'appuyant sur des valeurs sociales qui les dépasseraient.